

L'ITINERAIRE GREC DE CHATEAUBRIAND *

Parce que, tout au long de sa vie, il s'est d'abord préoccupé de sa renommée et — suivant son expression — de « soigner son tombeau », parce qu'il s'est avant tout soucié d'élever de ses mains son propre monument, Chateaubriand a dû payer très cher la rançon de ce bien qui lui était le plus précieux : la gloire. Il n'a pas fallu longtemps pour que ses contemporains fussent agacés par ses attitudes avantageuses : sa « haute coquetterie », dira l'un. Et d'autres, parmi ses intimes même, n'ont pas tardé à tourner en dérision la vanité de celui qui n'était plus, à leurs yeux, le prestigieux voyageur des Amériques, mais ironiquement, l'Illustre Corbeau des Cordillères. On s'est très tôt chargé de lui faire sentir que nul ne peut impunément prétendre se placer hors de l'ordre commun. Pour ce faire, on s'est appliqué à guetter chacun de ses gestes, à épier ses intentions, à peser le moindre de ses propos, avec le secret espoir de découvrir, sous la pose superbe et le verbe flamboyant, l'arrière-pensée sordide ou, simplement, prosaïque.

Aucun écrivain n'a été, plus que lui, contrôlé, surveillé, traqué, pour ainsi dire, par les commentateurs. Par un procédé classique, et généralement infaillible lorsqu'il s'agit d'abattre une idole, on s'est efforcé de le présenter en déshabillé, — en pantoufles, a-t-on dit plus tard. Ainsi V. Hugo, dans le premier volume des *Misérables*, évoquant dans cette posture celui qu'on appelait l'Enchanteur :

« Chateaubriand, debout tous les matins devant sa fenêtre du numéro 27 de la rue Saint Dominique, en pantalon à pied et en pantoufles, ses cheveux gris coiffés d'un madras, les yeux fixés sur un miroir, une trousse complète de chirurgien-dentiste ouverte devant lui, se curait les dents qu'il avait charmantes, tout en dictant *la Monarchie selon la Charte* à M. Pilorge, son secrétaire ».

* Ἐναρκτήριο μάθημα ἐν τῇ μεγάλῃ αἰθούσῃ τῶν τελετῶν τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν τῇ 10ῃ Φεβρουαρίου 1958.

On l'a observé par le trou de la serrure, attendant le moment où il livrerait le spectacle de ses faiblesses. On a passé au crible les confidences de Julien Danilo, son secrétaire ; on a consulté son barbier, Adolphe Pâques ; on a attaché du prix aux souvenirs de la fille d'un de ses jardiniers. Il eût fallu un miracle pour que, de toutes ces confrontations, le grand homme sortît indemne, taut il est vrai qu'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre.

Ainsi tout ce qu'a dit Chateaubriand est-il devenu suspect ; ainsi tout ce qu'il n'a pas dit a-t-il été interprété comme le signe d'une dissimulation maligne. Il fut un temps, qui n'est pas très lointain, où tout pédant de collègue, une fois expédié le traditionnel hommage aux qualités du style, se sentait en droit de le prendre de haut avec M. le Vicomte, de le morigéner, et de lui démontrer qu'on n'était plus dupe de ses images et de ses rythmes.

Les voyages de Chateaubriand ont fourni la plus riche matière à cette chasse des redresseurs de torts, et d'abord le fameux voyage en Amérique. Il est en effet largement démontré aujourd'hui que, « à vrai dire » comme l'écrit un de ces censeurs, Chateaubriand n'a pas réellement contemplé les hérons bleus, les flamands roses, les perroquets à tête jaune qui ont tant fait rêver des Madames Bovary qui n'étaient pas toutes de province. Qu'il n'a pas entendu la grande voix du Meschacebé s'élever en passant sous les monts ; qu'il n'a pas rencontré le Général Washington dont il a tracé un inoubliable portrait, et qu'ainsi le Général ne lui pas adressé le célèbre « Well, well, young man... ».

Quel guide est-ce donc que celui-là qui s'applique à mystifier le lecteur naïf, qui joue si bien de cette certitude qu'a beau mentir qui vient de loin ? Et quelle créance lui accorder lorsqu'il vient ensuite nous rapporter les émerveillements de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* ?

C'est pourtant de cet itinéraire de Chateaubriand, du moins pour sa partie grecque, que je voudrais aujourd'hui vous entretenir, courant le risque de faire renaître en vos mémoires le souvenir de passages trop connus, mais avec l'espoir, sinon d'en renouveler la compréhension, du moins de raviver en vous la conviction que nul écrivain français ne sut mieux évoquer votre pays que François-René de Chateaubriand.

Après l'expérience du voyage aux Amériques, le lecteur est justifié de se tenir sur ses gardes, et de se demander si, par exemple, la rêverie au cap Sounion, ou même le lever de soleil sur l'Acropole ne

sont pas aussi des « exemples achevés d'auto-suggestion » (J. Bédier). Et l'on s'est très tôt préoccupé de découvrir des témoins dignes de foi. A défaut de témoignage du secrétaire, du barbier ou de la fille du jardinier, le lecteur possède cette fois la relation du domestique, ce Julien, à qui Chateaubriand fit une place dans *les Mémoires d'Outre Tombe*, et qui accompagna son maître en Orient. Le manuscrit de cette relation a été publié (Champion, 1904) : Julien a été identifié (par Mme Durry, *Revue des Deux Mondes*, 1 décembre 1931) : on n'ignore même pas, grâce à Joubert (*Pensées, Essais, Maximes et correspondance*, I, p. 362) en quel équipage partait ce brave garçon qui avait l'air fort doux et l'œil d'un menuisier, âgé de quarante-six ans, et qui avait la peau d'un rôti brûlé. Chateaubriand l'avait habillé en icoglan : « affublé d'une espèce de turban bleu, orné de galons d'or, petite veste et pantalon de même couleur ». Accoutrement qui fit rire tout le monde, à commencer par Chateaubriand lui même.

A vrai dire, le récit de Julien n'offre que peu de ressources pour contrôler celui de son maître, dans la partie de l'*Itinéraire* qui se rapporte à la Grèce. En effet, Chateaubriand débarqua le 10 août à Modon, laissant à bord son domestique qui devait continuer directement le voyage vers Smyrne où il ne le rejoignit que le 2 septembre.

Sur la traversée en mer, on ne relève que des divergences minimes, entre les deux relations. Au cours de la tempête qui s'éleva en Adriatique, Chateaubriand raconte qu'il a vu le capitaine autrichien du bateau commencer une prière « au milieu des torrents de pluie et des coups de tonnerre. Nous priâmes pour l'Empereur François-Joseph II, pour nous et pour les marins « sepolti in questo sacro mare ». Les matelots, les uns debout et découverts, les autres prosternés sur des canons, répondaient au capitaine ». Sur cette émouvante cérémonie, Julien reste muet (ce qui est insuffisant pour en conclure qu'elle n'a existé que dans l'imagination de Chateaubriand) : Julien, quant à lui, ne se souvient que d'avoir aidé les matelots pour fermer les voiles. Et Julien conclut, avec une évidente satisfaction (car si le maître est vaniteux, le serviteur a sa petite fierté) qu'il s'en est trouvé tout aguerri dans ses premiers jours de navigation.

Autre exemple de divergence : lorsque, après vingt sept jours de séparation, Chateaubriand retrouva Julien à Smyrne, il affirme que les marins lui réservèrent une ovation « avec de grandes démonstrations de joie ». Le domestique, lui, se contente de noter que cette absence a duré beaucoup plus longtemps qu'il n'avait été prévu ; et nous ne saurons jamais si l'attachement de l'équipage au voyageur fut vrai-

ment aussi démonstratif que Chateaubriand tient à nous en persuader.

En fait, le recoupement des récits de Chateaubriand et de Julien n'établit guère, pour la suite du voyage, que d'aussi minces désaccords. Ainsi, on se souvient peut-être que Chateaubriand manifesta une vive contrariété devant l'entêtement de son guide lorsque celui-ci refusa de le conduire dans la plaine de Troie : le guide affirmait que la plaine était infestée de brigands. A l'en croire, Chateaubriand entra dans une violente colère, traita le guide de lâche, « tout turc qu'il fût » ; le guide s'emporta à son tour, secouant sa barbe de rage : on verrait bien qui, d'un Turc ou d'un Chrétien, aurait raison. « Je crois que j'aurais assommé cet homme », écrit Chateaubriand. Et, auprès de l'aga que l'on prit comme arbitre, notre voyageur se serait présenté, un fouet à la main, refusant fièrement d'abandonner ses bottes et ses armes, et il aurait fini par sangler, à travers le visage du spahi qui voulait l'y contraindre, un maître coup de fouet. Beaucoup moins épique, Julien se contente de noter qu'après une discussion assez vive, Chateaubriand dut renoncer à son projet. Il ne confirme en rien la mâle attitude prise par son maître.

Mais il nous faut revenir à la partie proprement grecque de l'*Itinéraire*. A ce sujet, on possède un témoignage capable de donner, sur l'authenticité du récit de Chateaubriand, de bien plus grandes satisfactions à ceux qui souhaitent prendre le narrateur en défaut : la brochure-pamphlet du docteur Jean-Denis Avramiotti (*Alcuni Cenni Critici sul viaggio in Grecia di Chateaubriand*, Padoue 1816 ; traduction française, P.U.F., 1929). Ce médecin, qui avait la passion de l'archéologie, était originaire de Zante. Chateaubriand lui avait été recommandé par Fornetti, premier drogman de France dans l'échelle de Coron (Chateaubriand se trompe en mettant la recommandation sur le compte de Pouqueville). Avriamotti reçut son hôte à Argos. L'entrevue ne satisfit ni l'un ni l'autre, puisque, dans l'*Itinéraire*, Chateaubriand affirme qu'Avramiotti ne fut pas fâché, le lendemain, d'être débarrassé de lui ; et puisque Avramiotti jugea bon d'exprimer, dans son libelle, tout le mal qu'il pensait de son visiteur.

Les griefs d'Avramiotti sont innombrables et il suffit d'en énumérer quelques uns pour donner le ton.

Le voyageur, tout d'abord, se serait montré un assez grossier personnage à l'égard d'un autre de ses hôtes : le vice-consul allemand de Modon qu'il aurait remercié de son amabilité en écrivant, dans l'*Itinéraire*, que le vice consul en question lui avait offert du pain noir et qu'il habitait dans une bicoque. Voici le texte de Chateaubriand :

« Le vice-consul allemand, logé dans une méchante cahute de plâtre, m'offrit de très bon cœur un souper composé de pastèques, de raisins et de pain noir ; il ne faut pas être difficile sur des repas lorsqu'on est si près de Sparte ».

On voit déjà le procédé : Avramiotti supprime le « de très bon cœur » — qui apporte tout de même davantage qu'une nuance — réduit le repas au pain noir ; et il néglige la référence à la frugalité spartiate, référence qui était sans doute, aux yeux de Chateaubriand, la partie la plus importante de sa phrase (la phrase n'a d'ailleurs probablement été écrite que pour cette référence). Reconnaissons que la remarque de Chateaubriand n'est pas très heureuse. Elle ne justifie pourtant pas l'indignation du docteur proclamant, un peu plus loin, que son visiteur avait, du singe de la fable, non seulement certains traits de physionomie, mais encore le caractère.

Mais il y a plus grave pour Avramiotti ; et c'est que le voyageur ne vaut pas mieux que l'homme du monde. Sur ce point, le réquisitoire est complet. Selon Avramiotti, l'*Itinéraire* est un tissu d'inexactitudes. De Tripolizza à Mistra, on ne doit pas compter, comme l'affirme M. de Chateaubriand, 22 lieues, mais 10, tout au plus. La pittoresque entrevue avec le pacha de Tripolizza est un pur roman : car, 1) il est faux que le pacha puisse ordonner que l'on prépare des chevaux de poste quand on ne paie pas au maître des postes l'*hogiret*, c'est à dire la taxe de dix paras l'heure et pour chaque cheval ; 2) la Morée a bien des métropolitains et des évêques, mais point de patriarches, etc. Il y a ainsi huit points — pas un de moins — sur lesquels M. de Chateaubriand peut être accusé d'inexactitudes flagrantes. Quant aux comptes établis par M. de Chateaubriand pour son voyage — car Avramiotti épiluche aussi les comptes — ils sont outrageusement falsifiés : tenant compte de la valeur de la monnaie, des variations des prix de vente, rappelant que le voyageur a souvent été logé dans des maisons particulières, Avramiotti refait ces comptes et conclut que le chiffre indiqué est au moins dix fois supérieur au coût réel du voyage.

Lorsque M. de Chateaubriand se mêle d'archéologie, il devient ridicule, et, qui plus est, malhonnête. Il copie sans vergogne les voyageurs qui l'ont précédé, Chandler par exemple, mais il ne sait même pas copier : utilisant la relation de Chandler, il ne s'aperçoit pas que celui-ci décrivait la route d'Athènes à Eleusis en partant d'Athènes, alors que lui même fait la route dans le sens inverse : ainsi l'*Itinéraire* place-t-il à gauche ce qui est à droite, et inversement.

M. de Chateaubriand enfin est incapable d'observer. Ses omissions sont innombrables. Citons en quelques unes au hasard : il ne dit « rien de positif sur Coron » ; il ne signale pas que, près du village de Castemi, s'élevait cette Amphée que les Lacédémoniens prirent de nuit, sans déclaration de guerre ; passant à proximité de Mantinée, il ne daigne pas honorer de sa présence la muraille dont les fondations ont plus de 18 pieds d'épaisseur ; arrivé à Corinthe, il ne songe pas à vénérer la grotte où pendant dix huit mois s'abrita Saint Paul. En somme ce voyageur, qui prétend tracer à autrui la route de l'hellénisme n'est même pas capable de se diriger lui même.

Avramiotti crut avoir touché les limites de la surprise scandalisée lorsqu'il accompagna son visiteur à la citadelle d'Argos. Il lui faisait valoir que le savant cherchait chaque pierre, chaque inscription, et trouvait sa joie à confronter les auteurs avec ses observations personnelles. Il s'attira la réponse suivante : la nature n'avait pas fait M. de Chateaubriand pour ces études serviles, il lui suffisait d'une hauteur pour réveiller immédiatement dans sa mémoire les images riantes de la fable et de l'histoire. Et lorsqu'Avramiotti signala à Chateaubriand, au théâtre d'Argos, des sièges creusés dans la roche, la base de structure étant grecque et la superstructure romaine, il entendit :

« Je ne me suis pas écarté de ma route pour voir de semblables minuties ; il me suffit d'avoir vu en perspective ».

Après de tels propos, la cause était entendue : l'*Itinéraire* est un tissu de « niaiseries », « un poème en prose » ; et il faut noter que cette expression de « poème en prose » est prise ici en valeur péjorative, ce qui établit de façon éclatante que les points de vue de Chateaubriand et d'Avramiotti étaient inconciliables.

Bien d'autres érudits ont repris le réquisitoire, dans des termes assez voisins, quoique généralement moins acerbes : Fauvel tout d'abord, ce pittoresque consul de France à Athènes, qui n'y était consul que pour satisfaire son amour passionné de l'archéologie, et auquel Chateaubriand, dans l'*Itinéraire*, rend un sincère hommage. Mais Fauvel n'avait pas en très grande estime celui qu'il appelait un « faux prêtre de notre culte pour le marbre » :

« Il fouille du bout de sa canne à pomme d'or, qu'il appelle son bâton blanc, les cendres du foyer des terres de l'Acropole ; mais il n'y cherche que des mots, des images, de la gloire, et non des collections sacrées comme des vestiges » (Lamartine, *Cours familier de Littérature*, 1862, tome XIII, p. 224 - 225).

La somme de ces griefs des archéologues à l'égard de Chateaubriand a été établie, au début de ce siècle, par un érudit arménien, Garabed der Sahaghian (*Chateaubriand en Orient*, Paris, Champion, 1914) qui a refait tout le voyage de l'écrivain, qui a relu tous les livres cités par lui en référence. Ses conclusions sont formelles, encore qu'exprimées avec toute l'indulgence qui faisait défaut à Avramiotti : sur la masse des ouvrages invoqués, Chateaubriand n'en a guère lu qu'une vingtaine. Bien souvent, lorsque Chateaubriand écrit : « j'ai vu », c'est « j'ai lu » qu'il faut entendre. Les erreurs, les plagiats ont été ainsi rigoureusement catalogués, encore qu'on puisse se demander si certains reproches sont tout à fait fondés : pourquoi supposer, par exemple, que Chateaubriand copie Chandler lorsqu'il évoque les sentinelles turques au Pirée, ou des laveuses albanaises ? Les sentinelles turques du port ne devaient pas être si rares que Chateaubriand ait été obligé de les découvrir dans un livre.

Mais nous n'en avons pas fini avec les détracteurs de cet *Itinéraire*. Et si je m'attarde à cet aspect négatif de l'œuvre, c'est pour en faire mieux ressortir ensuite l'inappréciable valeur.

Que les érudits, les archéologues se soient trouvés choqués ou amusés par les incertitudes de la science de Chateaubriand, voilà qui n'a rien que de très naturel. Beaucoup plus surprenant est le parti-pris de dénigrement manifesté par ceux que l'on peut considérer comme étant eux aussi des amateurs en matière d'archéologie, — ceux que j'appellerai les beaux esprits.

Les beaux esprits n'ont pas pardonné à Chateaubriand son voyage même, et ils s'en sont pris, sinon aux prétentions scientifiques de l'ouvrage, du moins à son intention même. Talleyrand donna le ton en un de ces épigrammes qu'il faisait briller dans les salons : il y avait dans cet ouvrage, disait-il, trop d'esprit pour un livre de poste et pas assez de talent pour un ouvrage. Assurément, il déplaisait à Talleyrand que Chateaubriand fût revenu en France paré des prestiges du voyage oriental. Car ce même voyage, il avait lui-même, Talleyrand, négligé de l'entreprendre, bien qu'il l'eût formellement promis, et à Bonaparte lui-même, et pour des raisons beaucoup plus importantes : en effet Talleyrand s'était engagé, à la veille de l'expédition d'Égypte, à se rendre auprès de la Sublime Porte afin d'obtenir la neutralité de l'Empire Turc. Mais Talleyrand préféra aux incertitudes, voire aux dangers d'un tel voyage, la quiétude dorée de la vie parisienne.

L'essentiel des griefs des beaux esprits a été repris par Jules Lemaitre, dans la conférence qu'il a consacrée à l'*Itinéraire*. Il a exposé

ces doléances à sa manière habituelle : souriante, assez faussement indulgente, ironique — la manière d'un homme un peu blasé à qui l'on n'en remontre pas avec de belles phrases et de belles postures. Tout, dans l'*Itinéraire*, contribue à agacer Jules Lemaitre : le comportement avantageux de l'auteur, sa vanité, cette habitude de répéter qu'il est l'homme qui a fait le voyage des Amériques ; et, surtout, ses attitudes solennelles — la pose. Voisine du ridicule, par exemple, cette ostentation de Chateaubriand, lançant, dans les ruines de Sparte, le nom de Léonidas :

« Le voyez-vous poussant ce cri dans son costume de Tartarin, avec ses deux pistolets et son poignard à la ceinture et son fusil de chasse à la main ? ».

Ridicule encore ce Chateaubriand qui affirme n'avoir pu trouver le sommeil à Méthone : « J'entendais les aboiements des chiens de Laconie et le bruit du vent de l'Elide ; comment aurais-je pu dormir ? ». Et le commentateur glose :

« Remarquez que ce n'est point le bruit des chiens et du vent qui le tient éveillé, mais c'est que c'est le vent de l'Elide et les chiens de Laconie ».

On ne doute pas que Jules Lemaitre, lui, aurait fort bien dormi. Livre « truqué », conclut Jules Lemaitre, le plus truqué des livres, plein de « magnifiques rognures un peu arrangées ».

On voudrait être sûr que toutes ces critiques, depuis celles d'Avramiotti jusqu'à celles de Jules Lemaitre, ne sont jamais inspirées que par un inaltérable souci de la vérité historique ou par celui du bon goût esthétique. On voudrait être sûr qu'il n'y entre pas le désir secret de prendre le Maître en défaut, pour le rabaisser et le ramener à la commune mesure. On voudrait être sûr que cette censure vigilante n'est pas celle exercée par la médiocrité sur ce qui la dépasse. On voudrait être sûr qu'elle ne participe pas de ce sentiment que Diderot définit si bien dans *le Neveu de Rameau* :

« Je n'en ai jamais entendu louer un seul (un grand homme) que son éloge ne m'ait fait secrètement enrager. Lorsque j'apprends de leur vie privée quelque trait qui les dégrade, je l'écoute avec plaisir ; cela nous rapproche ; j'en supporte plus aisément ma médiocrité. Je n'ai jamais entendu jouer l'ouverture des *Indes Galantes*, sans me dire avec douleur : voilà ce que tu ne feras jamais ».

Le souci constant de Chateaubriand a été celui de la grandeur. Et la grandeur gêne — pas seulement en littérature, nous ne le savons

que trop. Aussi aucun écrivain n'est-il plus aisé à parodier, à rabaïsser que celui-là. Il suffit de le mesurer à l'aune de ce fameux sens commun pour que Chateaubriand soit réduit à n'être plus qu'une sorte de Tartarin — le mot a été dit, nous l'avons vu — ou, mieux encore, à une sorte de Joseph Prudhomme pontifiant et bêtifiant en face de l'antiquité grecque.

*
**

Mais il est grand temps d'écarter tous ces commentaires et, une fois admis que Chateaubriand n'est ni un archéologue ni un voyageur ordinaire, de se placer en face de son oeuvre pour la considérer selon la véritable perspective.

Il faut d'abord se demander ce que Chateaubriand attendait de son voyage en Grèce. Il est superflu de rappeler quelle place tient l'hellénisme dans l'oeuvre antérieure de Chateaubriand, dans *le Génie du Christianisme* en particulier. Mais on doit noter que la séduction d'un voyage en Grèce le retenait déjà lorsqu'il se trouvait à Rome, dont il s'était vite lassé. En 1803, il écrivait à Guéneau de Mussy qu'il ne souhaitait plus que voir Athènes, le mont Athos et Constantinople :

« J'aurai vu alors tout ce qu'un honnête homme peut à peu près désirer de voir ».

Lorsqu'il quitte Paris, le 13 juillet 1806, il n'entreprend pas son voyage pour l'écrire : « J'allais chercher des images ; voilà tout ». Plus précisément, des images pour achever la rédaction de l'épopée chrétienne qu'il prépare, *les Martyrs*. Il marque de nouveau cette intention dans *l'Itinéraire* après avoir terminé le récit de ses promenades dans Athènes :

« J'avais obtenu des idées claires sur les monuments, le ciel, le soleil, les perspectives, la terre, la mer, les rivières, les bois, les montagnes de l'Attique ; je pouvais à présent corriger mes tableaux, et donner à ma peinture de ces lieux célèbres les *couleurs locales* ».

Il est vrai que Chateaubriand se présente aussi en croyant qui gagne la Terre Sainte avec les idées, le but et les sentiments d'un ancien pèlerin ; mais cela ne concerne pas la partie grecque du voyage. Il est vrai que cet Itinéraire devait le conduire, après un long détour, vers un pèlerinage infiniment plus profane : il comptait rencontrer à Grenade Nathalie de Noailles. Néanmoins, la recherche des images restait le « principal motif » — c'est son expression même. Et c'est sur cette intention qu'il convient de juger d'abord *l'Itinéraire*.

Au surplus, Chateaubriand insiste, à plusieurs reprises, sur son absence d'intentions scientifiques : son *Itinéraire* n'est que la « course rapide d'un homme qui va voir le ciel, la terre et l'eau, et qui revient à ses foyers avec quelques images nouvelles dans la tête » (Notons, une fois encore, ce mot : *images*). Et lorsqu'il s'applique à justifier quelque point d'érudition, il ajoute — on ne peut être plus clair :

« J'ai déclaré que je n'avais aucune prétention, ni comme savant, ni comme voyageur ».

Et encore :

« Je ne marche point sur les traces des Chardin, des Tavernier, des Chandler, des Mungo-Park, des Humboldt : je n'ai point la prétention d'avoir connu des peuples chez lesquels je n'ai fait que passer ».

Le grand tort, le vrai tort, de Chateaubriand a été précisément de ne pas s'en tenir à cette intention : pour augmenter l'épaisseur de son volume, pour satisfaire des exigences de libraire, il s'est cru obligé de faire de son œuvre autre chose que le récit de cette course rapide, de surcharger ses impressions de tout l'appareil documentaire qui l'encombre, l'alourdit et l'expose précisément aux critiques de l'érudition.

Il faut donc s'en tenir aux visions du peintre, et aussi aux observations de l'écrivain sur lui même. Car cet *Itinéraire*, affirme-t-il, n'est que « les mémoires d'une année de (sa) vie ». Et pour bien lire l'*Itinéraire*, on doit le considérer comme un nouveau témoignage de l'écrivain sur lui même, à condition bien entendu qu'il existe un minimum de sympathie entre cet écrivain et le lecteur.

Dès lors, bien des aspects de ce voyage s'éclairent, à commencer par cette rapidité qui scandalisait Avramiotti, qui épuisait le guide Joseph, lequel se plaignait fort que « deux heures après son arrivée dans un endroit quelconque », Chateaubriand n'eût qu'une hâte : repartir. Le voyage tout entier n'a pas demandé à Chateaubriand plus de 332 jours : Jérusalem ne l'a retenu que trois jours ; la traversée de l'Espagne a été menée à un rythme qui accablait Julien au point que celui-ci ne cesse de revenir, dans son *Journal*, sur la fatigue qui le terrasse chaque soir. Est-ce indifférence aux paysages et aux monuments ? Est-ce désir de retrouver au plus vite une patrie dont, de son propre aveu, il eut très tôt la nostalgie ? En réalité, le voyageur de Grèce, comme le pèlerin de Terre Sainte est toujours le jeune homme inquiet de Combourg. Et cette précipitation n'est qu'une manifestation supplémentaire de ce trait fondamental de caractère : l'instabilité, la satiété trop rapidement atteinte, le désir sans cesse renouvelé de nou-

veaux horizons, de nouvelles sensations. Chateaubriand est le contraire d'un contemplatif : une fois qu'un monument riche de passé, une fois qu'un site prestigieux l'ont fait vibrer et qu'il en a épuisé la puissance d'émotion et d'évocation, il retrouve ce mal contre lequel sa vie toute entière fut une lutte : l'Ennui.

Le voyage en Grèce, sur ce point, ne diffère pas du voyage en Amérique que Chateaubriand a effectué toujours courant, et à peine arrivé reprenant la route. *L'Essai sur les Révolutions* contient ces lignes capitales pour qui veut comprendre les états d'âme de Chateaubriand au cours de ces explorations :

« Lorsque, dans l'intérieur du Canada, je gravissais une montagne, mes regards se portaient toujours à l'ouest, sur les déserts infréquentés qui s'étendent dans cette longitude. A l'orient, mon imagination rencontrait aussitôt l'Atlantique, des pays parcourus, et *je perdais mes plaisirs*. J'arrivais incessamment à la mer du Sud, de là en Asie, de là en Europe, de là... J'eusse voulu pouvoir dire comme les Grecs : Et là bas ! là bas ! la terre inconnue, la terre immense ! ».

Voilà notre voyageur. Il perd ses plaisirs, aussitôt que le pays qu'il traverse est pour lui devenu un pays parcouru. Il entend sans cesse l'appel de ce « là bas » inconnu ; et cet appel le pousse en avant, toujours en avant.

Chateaubriand est toujours resté René, celui dont l'imagination ne pouvait rester « fatiguée de repos ». Le *mal* — car c'est un mal, et il le sait — le mal prend maintenant des formes moins voyantes que naguère ; mais c'est bien lui que l'on retrouve dans ces courses perpétuelles, jamais satisfaites, de l'homme mûr.

Cet homme mûr, d'autre part, ne se présente pas sous l'aspect rébarbatif et compassé qu'on prête si volontiers à Chateaubriand. *L'Itinéraire*, au contraire, révèle souvent un personnage détendu, qui abandonne toute pose et qui sait sourire. C'est, par exemple, le croquis de Joseph, si bizarrement accoutré et armé « que le janissaire ne pouvait jamais le regarder sans rire » ; et ce malheureux Joseph avait les pires ennuis avec sa monture :

« Au moindre mouvement de son cheval, il s'accrochait à la selle ; son chapeau tombait d'un côté, ses pistolets de l'autre ; il fallait ramasser tout cela, et remettre le pauvre Joseph à cheval ».

Et voici Chateaubriand passant la nuit, à Misistra, chez Ibrahim. Un vieux Turc est couché à ses pieds sur le divan :

« ...il se tournait, il s'asseyait, il soupirait, il appelait ses esclaves, il les renvoyait... Le jour vint : le Tartare, entouré de ses domestiques,

les uns à genoux, les autres debout, ôta son turban ; il se mira dans un morceau de glace brisée, peigna sa barbe, frisa ses moustaches, se frotta les joues pour les auimer. Après avoir ainsi fait sa toilette, il partit en traînant majestueusement ses babouches, et en me jetant un regard dédaigneux ».

Ce n'est pas seulement sur autrui que Chateaubriand promène ces yeux amusés. C'est avec une véritable bonhomie qu'il raconte les surprises que lui réserve la vie grecque. Je vous renvoie à la première expérience du voyageur en face du vin que lui offre Fauvel, à sa grimace qui fait rire son hôte. Car il ne faut pas figer Chateaubriand dans l'attitude du poète solennel rêvant sur l'Acropole. Est-il dès lors d'une grande importance qu'il commette une erreur en attribuant le goût de ce vin à l'infusion de pommes de pin au fond des cuvées ? Avramiotti a beau jeu de contredire et d'affirmer qu'il s'agit de résine. A cette précision, on est en droit de préférer cette grimace devant le vin résiné, cette grimace que tant de voyageurs reconnaîtront pour leur.

Au cours d'une visite à la bibliothèque de l'archevêché de Misistra, on lui présente une traduction d'*Atala*. Il est beaucoup trop homme de lettres pour ne pas être flatté et pour nous cacher sa découverte. Mais ce mouvement de vanité est racheté par une réflexion charmante :

« Ma petite gloriole d'auteur fut si satisfaite de se rencontrer auprès de la grande gloire de Lacédémone, que le portier de l'archevêché eut lieu de se louer de ma générosité : c'est une charité dont j'ai fait depuis pénitence ».

Ce Chateaubriand amusé, plaisant, n'est pas une des révélations les moins surprenantes de l'*Itinéraire*. Et tout se passe comme si, loin des salons parisiens, loin de toute cette vie officielle, Chateaubriand s'abandonnait à être celui dont Molé disait qu'il devenait parfois si simple, si enjoué, si commode qu'on oubliait pour un instant qui il était.

Mais, si proche et si amical qu'il puisse nous paraître, il nous faut abandonner ce Chateaubriand là pour le considérer en face du pays qu'il visite. Son voyage fut très rapide, nous l'avons noté. N'en retira-t-il pour cela que des vues sommaires et superficielles sur la Grèce ?

Pour en juger, il est indispensable de tenir compte de la relativité historique. Rien ne serait plus injuste que d'apprécier l'*Itinéraire* d'après les connaissances acquises ensuite par tous ceux qui lui ont succédé. Si l'on met à part les relations des archéologues, des diplomates, des voyageurs professionnels, l'*Itinéraire* est bien le premier des

grands ouvrages littéraires consacrés en France à la Grèce. L'entreprise de Chateaubriand n'est pas une simple promenade touristique : elle garde des allures d'exploration, et parfois d'exploration dangereuse ; les routes ne sont pas sûres, les communications sont mauvaises ; et les brigands ne sont pas seulement des créations de son imagination. Le grand mouvement philhellénique n'est pas encore déclenché : Chénier est pratiquement inconnu, Byron n'a pas encore accompli le pèlerinage de Childe-Harold. En un mot, la Grèce n'est, aux yeux du grand public français, qu'une petite province de l'empire turc. Ou plutôt elle n'existe, pour les imaginations, qu'en fonction de son passé le plus reculé. Et quel passé ! La Grèce du XIX^e siècle est encore la Grèce fleurie, dansante de l'abbé Barthélemy, car c'est encore *le Voyage du jeune Anarchasis* qui fait autorité. De l'abbé Barthélemy, Laharpe avait écrit avec transport :

« Vous parlez ; aussitôt la nuit de vingt siècles fait place à une lumière soudaine ».

C'était cette lumière qui donnait leurs couleurs aux images de la Grèce et ces images étaient fausses. Aussi fausses que celles que pourrait fournir l'*Astrée* sur la vie des bergers français.

Qu'on se souvienne encore que, même vers 1820, l'habitude était de transposer les textes grecs en latin, pour les rapprocher du public. Et ce fut une innovation (encouragée d'ailleurs par Chateaubriand) lorsque le comte de Marcellus traduisit directement en français les *Dionysiaques*.

Il y avait trop d'écrans interposés entre les imaginations françaises et les réalités grecques. *L'Itinéraire* a dissipé ces équivoques élégantes. Chateaubriand a su voir. Et ce tableau qu'il nous laisse du pays, à la fois pittoresque et pathétique, prend pour la première fois un aspect de vérité. Chateaubriand a su voir la réalité de la Grèce qu'il visitait, sa pauvreté poignante, ses loges de boue desséchée, ses femmes et ses enfants en haillons, fuyant à l'approche de l'étranger et du janissaire. Ce n'est plus la Grèce académique, la Grèce des boudoirs, mais celle que la domination turque réduit à la misère.

« Chasser un paysan grec de sa cabane, s'emparer de sa femme et de ses enfants, le tuer sous le plus léger prétexte, est un jeu pour le moindre aga du plus petit village ».

Voilà qui est écrit bien avant l'insurrection nationale, bien avant que l'Europe eût commencé à se préoccuper du sort de la Grèce. Et voilà qui laissait pressentir Byron, l'*Enfant grec* de V. Hugo, et tout

le mouvement philhellénique. L'*Itinéraire* ne prend ainsi toute sa valeur que par rapport aux événements ultérieurs. Et lorsque, dans sa préface de l'édition de 1828, Chateaubriand lance un pathétique appel à l'Europe qui, au nom d'une politique immorale, hésite à « serrer la main suppliante de la Grèce », il ne fait pas que suivre, comme tant d'autres, un courant d'opinion : il est simplement fidèle à lui-même et à l'image qu'il a retirée de son passage en Grèce.

Et le spectacle de cette Grèce moderne est rendu plus émouvant encore par le contraste avec le passé de gloire. Car il ne fait pas de doute que, s'embarquant pour l'Orient, Chateaubriand partait à la recherche de visions de gloire. C'est là ce qui fait la différence fondamentale avec le voyage en Amérique. Chateaubriand l'a lui-même fortement marqué dans une page, peut-être trop négligée, de l'*Itinéraire*. Lorsqu'il partait pour l'Amérique, il s'en allait surtout à la recherche d'inconnu, de terres inexplorees :

« Tout cela plait à vingt ans, écrit-il. (...) Mais, dans un âge plus mûr, l'esprit revient à des goûts plus solides : il veut surtout se nourrir des souvenirs et des exemples de l'histoire... Il me faut à présent de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone ou les légions de Pharsale ».

Ce ne sont plus des rêves d'aventures que poursuit Chateaubriand, mais des rêves de gloire. Les perspectives deviennent ainsi complètement différentes : les paysages sont moins appelés à parler par eux-mêmes, comme les forêts du Nouveau Monde, que par les souvenirs qu'ils évoquent. Salamine est un désert, mais l'imagination de l'écrivain suffit à lui rendre le spectacle des processions religieuses d'Eleusis, à couvrir le rivage de l'innombrable armée des Perses. C'est l'imagination qui, sans cesse, complète l'œil et qui donne aux paysages des dimensions infinies, qui permet d'exprimer l'âme collective d'un site, enrichi de tout son passé. Et aucun pays ne se prête mieux que la Grèce à cette résurrection intégrale.

Il ne faut pas attendre de Chateaubriand des tableaux de pittoresque exotique, comme les eût brossés Pierre Loti, qui auraient rendu sensible le chatoiement des étoffes, l'étalage des bazars, la bigarrure des costumes. Il ne faut pas non plus attendre de Chateaubriand des *Choses Vues*, traits de mœurs révélateurs. Rien n'est plus caractéristique que l'attitude de Chateaubriand à son arrivée en Tunisie : l'éclat de Tunis ne le retient pas, il se précipite à Carthage, où il pourra évoquer la gloire d'Annibal, comme il a évoqué celle des Pharaons au pied des Pyramides, celle de Périclès à Athènes.

C'est dans ce contexte, et dans ce contexte seulement, que peuvent se comprendre et se juger les attitudes de Chateaubriand au cours de son Itinéraire. C'est dans ce contexte qu'il faut replacer, par exemple, son appel à Léonidas dans la plaine de Sparte. Le grandiose est très vite voisin du grandiloquent ; et il est trop facile d'amener Chateaubriand aux limites du ridicule si on le présente, de but en blanc, criant à pleine voix : Léonidas ! Ce cri ne prend sa valeur que si on lui donne sa vraie résonance, si l'on en fait l'écho de tous les rêves de gloire qui ont nourri l'âme de Chateaubriand, l'écho aussi du désenchantement né du silence qui règne dans la plaine de Sparte.

C'est dans ce contexte aussi qu'il faut considérer les tableaux de Chateaubriand, la manière dont il a vu et dépeint les paysages grecs. Ces paysages, en effet, ne sont jamais décrits pour eux mêmes, pour leur seule valeur esthétique. Ils sont d'abord des références, références au passé ou références à une leçon morale : ils sont, malgré leur couleur, des paysages intellectuels, — ou tout au moins des paysages vus par un homme de pensée.

On n'a pas assez pris garde que ce ne sont que très rarement des paysages éclatants. Pour ma part, je ne relève qu'une seule vision de la Grèce qui soit présentée dans la pleine ardeur du soleil : celle de Sparte.

« Le soleil l'embrase en silence, et dévore incessamment le marbre des tombeaux ».

Non pas que le spectacle de Lacédémone gagne à être ainsi contemplé en pleine lumière. Non pas que les couleurs y prennent un relief plus frappant. Ces « pleins feux » sont ceux du *Midi* de Leconte de Lisle : écrasants, brûlants, ne révélant aucune trace d'existence, sinon celle des millions de lézards qui montent et descendent sans bruit le long des murs embrasés. Cette éclatante lumière qui inonde Sparte n'est pas un symbole de vie, mais celui du silence, du désert, et de l'oubli. Là, tout n'est que tristesse, gravité, solitude.

Tous les autres paysages grecs de Chateaubriand sont conçus en demi-teintes. Surtout, presque tous sont des paysages nocturnes, et ce caractère est particulièrement remarquable si l'on songe qu'il s'agit d'évoquer le pays de la lumière. Les sites sont observés au lever, au coucher du soleil. Ainsi le premier contact de Chateaubriand avec la terre grecque, lorsqu'il approche de l'île de Fano, a lieu au crépuscule :

« Le soleil descendait entre des nuages qu'il peignait de rose ; il s'enfonça sous l'horizon... Durant le passage de ce court crépuscule,

le ciel était blanc au couchant, bleu pâle au zénith, et gris de perle au levant. Les étoiles percèrent l'une après l'autre cette admirable tenture ; elles semblaient petites, peu rayonnantes ; mais leur lumière était dorée et d'un éclat si doux que je ne puis en donner une idée ».

On voit le ton. Aucune couleur éclatante ; pas de rouge flamboyant, mais du rose ; et du bleu, du bleu *pâle* ; des étoiles peu rayonnantes, mais d'une grande douceur. Tout est atténué, comme feutré. Et les horizons du ciel se confondent avec ceux de la mer : « légèrement vaporeux », *légèrement* - comme si l'adjectif *vaporeux* était encore trop précis, pas assez impalpable.

Ainsi s'offrent toutes les visions grecques de Chateaubriand : les montagnes de l'Élide se découvrent à lui dans le lointain et « confuses ». C'est de nuit que Chateaubriand quitte Modon ; c'est de nuit que, de sa fenêtre, il contemple la vallée de la Laconie, les sommets « brillants et sombres » (notez encore le clair-obscur) du Taygète. C'est de nuit toujours qu'il voit l'Éurotas, une nuit « si pure et si sereine que la voie lactée formait comme une aube réfléchie par l'eau du fleuve ». Observez à quel point Chateaubriand garde le souci d'éviter toute couleur vive et de ne rien voir, si je puis dire, que par réfraction : c'est une aube *réfléchie*, et la teinte est même atténuée par ce *comme* qui diminue encore l'intensité du coloris.

C'est de nuit que Chateaubriand fait son entrée à Athènes, au lever du soleil qu'il contemple l'Acropole, à la nuit qu'il quitte la ville. Et c'est au moment du « plus beau coucher de soleil » qu'il s'arrête au cap Sounion.

Et tout cela donne aux paysages grecs de Chateaubriand une tonalité très particulière, faite avant tout de jeux de lumière et d'ombres : les monuments sont vus — je cite — « tantôt au milieu des nuages et tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore. Le marbre du Paros et du Pentélique prend alors des teintes d'une infinie délicatesse : dorure semblable à celle des épis mûrs ou des feuilles en automne ».

C'est ainsi que prend toute sa valeur évocatrice la page immortelle consacrée à l'Acropole. Je ne la citerai pas, car elle est dans toutes les mémoires. Laissez moi seulement vous rappeler les « ailes noires et lustrées des corneilles », ces ailes « glacées de rose par les premiers reflets du jour », les « colonnes de fumée bleue et légère » qui montent dans l'ombre, ces ruines du Parthénon colorées « des plus belles teintes de la fleur du pêcher », et enfin cet admirable jeu d'ombres :

« Les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief ».

Telle est la Grèce de Chateaubriand. Ce n'est pas une Grèce exotique et éclatante de couleurs, mais une Grèce d'harmonie légère, toute de nuances discrètes et aussi, il faut bien le dire, mélancoliques.

A ces tableaux, à ces nocturnes, l'accompagnement musical ne manque pas, et il est de même nature. La grande leçon que Chateaubriand a tirée de son voyage en Grèce est celle du silence. Ce qu'il découvre en Grèce, ce n'est pas une terre bigarrée — nous l'avons vu ; ce n'est pas non plus une terre bruyante et turbulente — méridionale. Eleusis et le détroit de Salamine ne retentissent plus d'acclamations, de chants ni de cris joyeux : le silence, dit-il, « y est égal sur la terre et sur la mer ». Vers l'Acropole ne monte plus le bruit des applaudissements, ni l'écho des douleurs d'Oedipe, de Philoctète ou d'Hécube. Seuls « quelques cris » frappent l'oreille, ou des bruits plus imprécis encore : dans le silence de midi, le bourdonnement des insectes dans la cabane près de Zéa, ou ce « faible murmure » des flots qui viennent *expirer* en bas du cap Sounion.

Les vraies voix qui s'élèvent dans cette Grèce de 1806, sont celles que l'on n'entend plus qu'en un lointain écho — celles du passé.

Et c'est dans cette obsession du perpétuel silence, l'appel à Léonidas : cet appel n'est plus le cri d'un maniaque, il devient une sorte de nécessité intérieure, un effort de libération de la lourde oppression : « aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié ».

* * *

J'en ai assez dit, je pense, pour avoir fait renaître en vous le goût de cet Itinéraire grec de Chateaubriand. Itinéraire de fantaisie — si l'on veut. Mais beaucoup moins que ne l'ont prétendu les critiques vétilleux. Et, même si les détails sont souvent contestables. l'ensemble, lui, est d'une vérité profonde. Vérité supérieure, si j'ose dire, car l'œuvre de Chateaubriand ne se contente pas de reproduire ; elle anime, elle recrée, elle fait revivre et, en un certain sens, elle transfigure.

C'est un fait que l'*Itinéraire* a fortement marqué tous les voyageurs qui ont succédé à Chateaubriand. C'est un fait qu'il a imposé une certaine manière de voir et de sentir la Grèce, que certains paysages grecs portent désormais sa marque ineffaçable. Les détracteurs de Chateaubriand eux mêmes s'y sont laissé prendre : un Pouqueville, qui

ne trouve pas assez de mots méprisants pour condamner les erreurs de Chateaubriand, ne peut s'en abstenir : il l'imité. Il tente de retrouver ce style inégalable par ses cadences et son pouvoir de suggestion. Et il ne parvient qu'à l'enflure. Il s'efforce aux grandes méditations morales, et il aboutit aux lieux communs.

Sans doute Chateaubriand se trompe-t-il ; et ainsi il nous trompe. Mais, pour conclure, je voudrais simplement rappeler une réflexion du vieux professeur de rhétorique dont Anatole France nous entretient dans *la Vie Littéraire* (IV, p. 235) :

« Homme instruit et fort sensé, écrit A. France, il nous lut un jour en classe un endroit du *Génie du Christianisme* dans lequel Chateaubriand dit qu'il voit trois oeufs bleus dans un nid de merle. Mon professeur s'arrêta pour nous demander avec cette bonne foi qui faisait le fond de son caractère si les œufs de merle nous paraissaient bleus.

— A mes yeux, ajouta-t-il, ils sont gris.

Il resta pensif un moment, et répéta plusieurs fois :

— Ils sont gris, ils sont gris !

Puis il reprit avec un sourire :

— Chateaubriand était bien heureux de les voir bleus ! ».

C'est peut-être là le mérite dernier de l'*Itinéraire* : d'avoir créé pour nous une manière de voir la Grèce éternellement bleue.